



HAL
open science

Pentecôtisme et migration

Damien Mottier

► **To cite this version:**

Damien Mottier. Pentecôtisme et migration. Archives de Sciences Sociales des Religions, 2008, 143, pp.175 - 193. 10.4000/assr.17283 . hal-01684229

HAL Id: hal-01684229

<https://hal.parisnanterre.fr/hal-01684229>

Submitted on 15 Jan 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Damien Mottier

Pentecôtisme et migration

Le prophétisme (manqué) de « La Cité de Sion »

Il est un fait aujourd'hui incontestable : l'immigration est devenue en France un élément clef de l'implantation durable du pentecôtisme. Comme si l'un et l'autre s'étaient rencontrés pour s'inventer un destin en territoire catholique, le pentecôtisme semble avoir trouvé, au sein des populations issues de la migration africaine, les conditions favorables à son épanouissement. Mais au-delà d'une affinité réelle « entre certaines ressources de la culture pentecôtiste (la transe, la vision, la guérison, la lutte contre les démons) et les formes de la religiosité africaine » qu'André Mary (1999 : 29) ne manque pas de souligner, quel sens faut-il accorder à ce rapprochement ?

La France, terre d'accueil et ancienne puissance coloniale, semble être l'un des points de fixation de cet élan de conversion, et les églises pentecôtistes qui émergent sur le terreau de l'immigration prétendent venir au secours du « pays des Lumières » dans le but de le réévangéliser. Si dans les faits, les cas de conversion de français sont assez rares, il n'en reste pas moins que ce renversement tendanciel des schémas d'évangélisation est un événement retentissant au regard de plusieurs siècles de domination religieuse dont l'entreprise missionnaire a été le prolongement. Les destins croisés de la France et des populations issues de l'Afrique sont à ce point liés depuis des siècles qu'il paraît difficile d'occulter, sous couvert d'un repli communautaire de circonstance, l'enjeu même de cette déclaration d'intention : la retraduction de la situation migratoire et peut-être plus encore, l'intégration.

Les développements qui suivent sont issus du travail de terrain que nous avons mené au sein d'une assemblée pentecôtiste indépendante de la banlieue parisienne, La Cité de Sion. Loin, très loin des *Mega Churches* américaines, brésiliennes ou coréennes, elle réunissait chaque dimanche une soixantaine de fidèles issus principalement des Antilles et de l'Afrique « francophone ». Des balbutiements de son activité à la crise de légitimité du leader, un prophète, qui finit par précipiter son implosion en décembre 2004, l'expérience de La Cité de Sion offre l'occasion de porter l'attention sur les prophétismes manqués (plus nombreux que ceux qui réussissent) en reprenant la leçon de « bonne méthode » suggérée par Roger Bastide et Henri Desroches à propos des « messianismes ratés » (Bastide, 1970 : 267).

La vision du prophète

À l'origine de la Cité de Sion, il y a la « vision » d'un homme, le prophète Bong. Selon le récit qu'il en fait, le prophète Bong a suivi pendant plusieurs années un cycle de formation au sein d'une « école du ministère » américaine – la Christian Bible School, fondée à Washington par le docteur Daniel Kaepula – au terme duquel il s'est vu remettre un diplôme stipulant qu'il exerçait un ministère de prophète. Il n'est donc pas un prophète hérétique, mais s'inscrit au contraire dans une mouvance apostolique bien connue. Celle-ci se réfère à l'Église primitive comme à un âge d'or qu'il faut restaurer et, ce faisant, réhabilite les dons charismatiques (la guérison miraculeuse, la vision), tout en reconnaissant dans les cinq ministères de cette période (apôtre, pasteur, docteur, prophète et évangéliste) le seul mode de gouvernance de l'Église¹ – la théologie réformée affirme en général que les ministères charismatiques ne sont plus valables de nos jours. Alors qu'il venait de débiter son ministère de prophète à Montréal, ce quadragénaire originaire de la République Démocratique du Congo reçut « en vision » le commandement d'évangéliser la France. Il décida donc de s'installer à Paris au printemps 2000 et y attira son frère, un pasteur itinérant qui vivait en Allemagne. Tous deux mirent sur pied une première cérémonie dont Bong était le principal orateur. L'opération se renouvela plusieurs fois, déclinée sous différents aspects – prédication, nuit de prières, délivrance –, qui tous mettaient en valeur les charismes et la « vision » du prophète. Quelques mois plus tard, un groupe de fidèles s'était agrégé autour de lui. La Cité de Sion fut créée en décembre 2000.

Le prophète Bong venait de démarrer son activité lorsque je l'ai rencontré. J'avais été attiré par des affiches placardées sur les murs de mon quartier. Ces affiches annonçaient des « nuits de miracles » qui me rappelaient les cérémonies auxquelles j'avais assisté quelques mois auparavant au Ghana. Je m'y suis donc rendu par curiosité. Près d'une centaine de personnes y assistaient dans une atmosphère exaltée : louanges, fortes prières, glossolalies, prédication, imposition des mains, trances, offrandes. Le prophète Bong vivait alors dans un pavillon de la banlieue parisienne, à Goussainville (Val d'Oise), entouré de certains de ses plus proches fidèles. Séduits par son charisme, ils s'étaient dévoués à le servir et à soutenir son ministère. L'objectif qu'ils se fixaient, ensemble, était d'évangéliser la France, et tous espéraient que La Cité de Sion devienne bientôt une Église influente.

La « vision » du prophète Bong a donc orienté et justifié l'activité de son assemblée. Il n'en est pas l'instigateur, mais s'est saisi d'une humeur (au sens que Georges Simmel donne à ce terme – 1998 : 36), un prophétisme ambiant dont sont imprégnées la plupart des églises pentecôtistes indépendantes de la

1. Cette mouvance se réfère à Éphésiens 4,11 : « Et il a donné les uns comme apôtres, les autres comme prophètes, les autres comme évangélistes, les autres comme pasteurs et docteurs ».

banlieue parisienne. En vertu des charismes que ses fidèles lui ont reconnus, le prophète Bong l'a donc formalisée à travers l'activité de son assemblée. Il se présente comme un messager, un guide, un ministre que « Dieu utilise pour faire Sa volonté », conformément au « Plan » qu'Il lui aurait révélé. La question du ministère est centrale en ce qu'elle structure le champ observé. Mais plutôt que de l'aborder de manière frontale et de reconstruire *a posteriori* le trajet du prophète Bong sur la base d'un récit de vie dont je ne peux recouper les informations, mon attention s'est reportée sur les jeunes leaders qu'il allait former au sein de son assemblée. Les méthodes qu'il tente de reproduire ici, à Paris, sont en effet celles qui l'ont construit aux États-Unis. Bien qu'elle accentue les traits de ritualité avec lesquels la religiosité africaine entretient une affinité réelle, La Cité de Sion, de ce point de vue, participe du bouillon de culture d'un pentecôtiste mondialisé.

L'appel à l'exercice d'un ministère

La formation des leaders est l'axe de recherche que j'ai privilégié, pour plusieurs raisons. La première, méthodologique, tient au fait que le suivi longitudinal des jeunes leaders, de leur arrivée au sein de l'assemblée à leur ordination, me permettait de dynamiser mon approche monographique tout en contournant la méfiance que le prophète Bong n'a cessé d'avoir à mon égard. La deuxième, sous forme d'intuition, est que la culture transnationale du réseau, « l'extrême fissiparité de l'univers pentecôtiste » (Willaime, 1999), et son expansion spectaculaire s'expliquent en partie par sa capacité extraordinaire à engendrer en peu de temps plusieurs générations spirituelles. La troisième enfin est que la formation des futurs ministres revêt un enjeu structurel majeur pour l'assemblée elle-même.

Placide, mon principal informateur, est l'un des jeunes appelés à l'exercice d'un ministère auprès duquel j'ai effectué un suivi longitudinal. Je m'appuierai donc en filigrane de cet article sur son trajet, qui fait par ailleurs l'objet d'un film documentaire². Plus qu'un complément d'enquête, l'image a été la méthode qui m'a permis de construire mon objet. Dans la perspective d'un travail longitudinal, j'ai très vite compris qu'il me serait difficile de poursuivre sans me convertir, tant le contrôle social exercé au sein des assemblées pentecôtistes est intense. J'ai donc manœuvré pour m'abriter derrière ma caméra, construire ma posture d'observation et ainsi faciliter mon insertion. Cédant à mes fortes suggestions, le prophète Bong m'a laissé filmer les cérémonies de son Église. L'image est en effet un élément important du dispositif « scénique » – de l'« auto mise en scène », dirait Claudine de France – des assemblées pentecôtistes, et toutes se doivent,

2. Un film d'exposition plutôt que d'exploration, selon la terminologie de Claudine de France (1982), réalisé dans le cadre d'études doctorales d'anthropologie filmique poursuivies à Paris X-Nanterre.

quelle que soit leur taille, d'y recourir ponctuellement selon une scénographie d'inspiration américaine. Je suis ainsi parvenu à négocier ma place au sein de l'assemblée grâce à ma caméra. Elle a stabilisé ma relation au terrain, figurant aussi bien une tentative de rapprochement qu'une ligne de démarcation entre eux et moi. Elle fut le vecteur d'une expérience d'anthropologie partagée, selon la formule consacrée par Jean Rouch, dont Placide finit par être le principal complice.

Placide est originaire de la Côte-d'Ivoire. Arrivé en France en 1995, à l'âge de seize ans, pour y vivre avec sa mère et poursuivre ses études, il avait déjà fréquenté les milieux pentecôtistes en Côte-d'Ivoire, et y avait même été « baptisé par immersion »³. Mais à Paris, sa mère, aide-soignante, s'était opposée à ce qu'il fréquente de telles Églises, prétextant qu'il s'agissait de « sectes ». Placide avait donc fini par s'y résoudre. Il menait l'existence d'un jeune de son âge et étudiait l'économie. Après un Nouvel an 2002 particulièrement arrosé, il sentit, selon le témoignage qu'il en fait, la « présence de Dieu se révéler à lui ». Il se mit alors à fréquenter les milieux pentecôtistes de la banlieue parisienne, se coupa progressivement du « monde » (entendu comme domaine de Satan) et rencontra le prophète Bong en février 2002 lors d'un week-end de prédication que celui-ci organisait à La Plaine Saint-Denis. Impressionné par son charisme, Placide s'est rendu le dimanche suivant au culte hebdomadaire de La Cité de Sion qui se tenait dans la salle de séminaire d'un hôtel de Nanterre. Le prophète Bong ne tarda pas à le remarquer. Il lui demanda, comme il est d'usage, de se lever, de se présenter, et confessa devant l'assemblée qu'il reconnaissait en lui un serviteur de Dieu. Cette stratégie de reconnaissance eut pour effet d'impliquer Placide dans la vie de l'assemblée. Il se laissa « prendre au jeu » (Bourdieu, 1979), et le prophète Bong devint dès lors son « père spirituel ». À l'instar de quelques autres, Placide se prépara pendant plusieurs années à ses côtés à l'exercice de son « ministère » ; il devint l'un des piliers de La Cité de Sion.

Il m'est difficile de dire dans quelle mesure son « appel » n'a pas été suscité par les paroles même du prophète Bong. Weber dit du « charisme de fonction » que sa transmissibilité « suppose implicitement que les pouvoirs charismatiques ne peuvent se développer que chez des personnes qui le possèdent en germe, mais que ce germe peut demeurer caché si on ne l'incite pas à se développer en l'éveillant » (1971 : 241, 430). « L'appel » est de l'ordre de l'intime conviction. C'est un désir profond, une voix intérieure, une prédisposition à servir Dieu et, selon un principe de distribution inégale des charismes, certains individus plus que d'autres seraient « appelés » à l'exercice d'un « ministère ». Mais s'il préexiste à sa révélation, l'appel doit néanmoins être confirmé, encadré et socialisé au sein d'une assemblée par un tiers formateur. Le prophète Bong a donc

3. Rappelons que le « baptême par immersion » est, avec la sainte Cène, l'un des deux sacrements célébrés par les pentecôtistes, mais qu'il doit être confirmé par un second baptême, le « baptême par l'esprit » ou « baptême par le feu ».

été l'élément catalyseur de l'appel de Placide. Il le rebaptisa Tite quelques mois plus tard, à la suite d'une « révélation » qu'il reçut « en songe ». La symbolique de la filiation spirituelle affichée est importante. D'après le Nouveau Testament, Tite, comme Timothée, fut l'un des compagnons de l'apôtre Paul. Placide puisa dès lors, le plus sérieusement du monde, dans l'épître de Paul à Tite, les fondements de sa nouvelle identité spirituelle. Ce phénomène de projection est facilité par le fait qu'une lecture fondamentaliste de la Bible laisse à penser aux pentecôtistes, comme le prophète Bong aime à le répéter, que « ce que Dieu a fait hier à travers Paul, Tite et Timothée, il peut aussi le faire aujourd'hui avec eux ». Placide pensait donc être à son tour devenu un instrument de la volonté de Dieu ; il reçut plusieurs « ordres de mission » qui, tous, l'invitaient à soutenir le ministère du prophète Bong, comme Tite avait soutenu en son temps celui de l'apôtre Paul.

La formation des leaders

Le prophète s'est ainsi entouré de plusieurs individus dont il reconnaissait « l'appel à l'exercice d'un ministère ». Selon le même procédé, il les rebaptisa Timothée, Jérémie, ou Esaïe. En complément des activités de son assemblée, il mit sur pied le Bong Matha Bible College, une « école du ministère » destinée à leur transmettre les ressorts du leadership – le Bong Matha Bible College était néanmoins ouvert, moyennant une contribution financière, à tous les fidèles désireux d'approfondir leurs connaissances bibliques. Le cycle de formation, d'environ deux ans, devait se solder pour les plus méritants par leur ordination⁴ et la remise d'un diplôme qui n'est pas sans rappeler celui que le prophète Bong avait obtenu de la Christian Bible School. Pourtant, même si cela ne présage en rien de ce qu'était la Christian Bible School, la prestation de Bong Matha Bible College consistait en une simple étude biblique qui se tenait le mardi soir à son domicile de Goussainville. L'apprentissage de Placide fut donc lié à l'expérience et au savoir-faire qu'il a emmagasinés sur le terrain bien plus qu'à ces enseignements.

De manière générale, l'accent est mis sur l'inspiration plutôt que sur l'enseignement, le transfert de compétences reposant sur un mimétisme discursif et comportemental évident. Il est saisissant de retrouver aujourd'hui dans la gestuelle et le phrasé de Placide, lorsqu'il prêche, certains des traits les plus marquants du comportement scénique du prophète Bong. Les futurs leaders se forment donc en mettant le pied à l'étrier : ils modèrent les cultes, exhortent les fidèles, dirigent les prières. Leur aptitude à prêcher, à s'imposer et à prendre leur responsabilité, leur présence scénique et charismatique, en un mot, leur leadership, priment sur toute autre chose. Sous cet aspect, l'appel peut être considéré comme un ensemble d'aptitudes personnelles à investir les positions dominantes dans l'organisation du travail religieux. Placide, du fait du potentiel que

4. L'ordination consiste principalement en une imposition des mains.

Bong lui reconnu, se vit très vite confier des responsabilités à La Cité de Sion. Il devint l'un de ceux auxquels le prophète Bong pensait déléguer, à terme, l'administration routinière de son assemblée.

Le prophète Bong affirmait régulièrement que La Cité de Sion lui prenait trop de temps. Il souhaitait d'avantage se consacrer à son ministère, parcourir le monde d'un continent à l'autre, d'une assemblée à l'autre, d'une prestation à l'autre. Mais chaque fois qu'il partait en mission, il trouvait inmanquablement La Cité de Sion fragilisée à son retour. Les effectifs diminuaient parfois de moitié car personne, en son absence, ne semblait apte à diriger son assemblée. Pire, les pasteurs suppléants auxquels il confiait provisoirement la prédication dominicale attiraient systématiquement ses fidèles dans leurs propres assemblées – l'hyper concurrence et l'extrême volatilité des fidèles sont en effet deux des caractéristiques majeures du marché de la foi pentecôtiste en banlieue parisienne. Pour cette raison, la formation de jeunes leaders qui lui seraient affiliés, et auxquels il pourrait, en toute confiance, déléguer l'administration de son assemblée, revêtait une importance primordiale. S'il ne suscitait pas de nouveaux appels, s'il ne socialisait pas des aptitudes à diriger, s'il ne formait pas, le prophète Bong semblait condamné à perpétuellement relancer son activité.

Aussi, quelles qu'en soient les modalités, la formation des leaders devait lui permettre de structurer son assemblée et d'atteindre à terme un niveau d'institutionnalisation susceptible de garantir une prestation pérenne. Il en allait de cette logique d'engendrement comme de la survie de sa propre activité, car la principale difficulté qu'il devait surmonter consistait à concilier la stabilité que requiert la gestion routinière d'une assemblée et la mobilité qu'exige l'exercice de son ministère. En aucun cas donc, l'exercice de son ministère ne saurait se réduire à l'administration d'une assemblée. Selon ses prérogatives, le prophète Bong devait œuvrer, ainsi qu'il est mentionné sur son diplôme, à la formation des disciples, à l'action sociale et humanitaire. La Cité de Sion n'était donc que l'un des multiples aspects de son activité, le prophète Bong nourrissant par ailleurs d'autres projets : l'ouverture d'un orphelinat à Kinshasa, ou la construction d'une bibliothèque chrétienne à Libreville.

L'avènement d'une nouvelle génération de leaders formée par lui était en outre une manière habile de préserver de « l'usure quotidienne » le charisme sur lequel repose sa légitimité (Weber, 1996). Ses interventions à La Cité de Sion pourraient être d'autant plus remarquées qu'elles se raréfieraient grâce à l'exposition de ses lieutenants. Selon sa conception du ministère, un prophète fonde, forme, affine, délègue puis, ainsi libéré des contraintes routinières de son assemblée, il reprend ailleurs le même schéma d'implantation – notons au passage que les cinq ministères entretiennent les uns vis-à-vis des autres des rapports de complémentarité et contribuent ainsi à une répartition « horizontale » des tâches dans l'élaboration du travail d'évangélisation. À terme, ses leaders pourraient, expliquait-il, être placés à la tête de ses nouvelles assemblées, à moins qu'ils ne

fondent les leurs après quelques années de bons et loyaux services. Plusieurs « générations spirituelles » – les fils, les frères, le père, les grands-pères, etc. – peuvent ainsi avoir été formées et tisser la toile d'un réseau aux ramifications multiples auquel la mobilité migratoire donne, d'un pays à l'autre, d'un continent à l'autre, une dimension transnationale. La Cité de Sion implosa néanmoins avant même que le prophète Bong n'ait eu le temps d'ordonner son premier leader.

L'entre soi ou la détermination quantitative du groupe

Dans un univers totalement dérégulé sur le plan institutionnel, où rien ne préexiste, ni bâtiments, ni financement, la seule ressource sur laquelle le leader d'une assemblée peut compter est le contingent de ses fidèles, leur agrégation, leur formation et leur coopération. Très vite, je l'ai dit, il s'est dégagé à La Cité de Sion un noyau dur d'une dizaine de personnes dévouées au service du prophète Bong. Chacun s'est vu confier un rôle plus ou moins précis au sein de l'assemblée, en vertu d'un appel supposé à exercer telle responsabilité. Dans son acception étendue, l'appel consiste donc tout simplement à « servir Dieu », et contribue ainsi à dessiner les contours d'une forme embryonnaire de division du travail religieux susceptible de prolonger et de soutenir « verticalement », à travers un système de places, l'activité du prophète Bong. Si tous les fidèles ne sont pas « appelés » à exercer un ministère, tous le sont en revanche à mettre leurs compétences, quelles qu'elles soient, au service du travail évangélique. Ainsi Ida, parce qu'elle cuisine bien, était-elle « appelée » à préparer les repas et à s'occuper de la vie domestique de La Cité de Sion. Esther, à laquelle Dieu avait fait « don » d'une jolie voix diatonique, était chanteur. Isaïe, parce qu'il avait une voiture, était préposé aux transports⁵.

Composée d'une dizaine de serviteurs dévoués, l'« équipe dirigeante » de La Cité de Sion parvint à assurer pendant plusieurs années l'activité d'une assemblée dont les effectifs fluctuèrent autour d'une soixantaine de personnes – soit un rapport de un à six. Placide, en vertu des potentialités charismatiques qui lui avaient été reconnues, était chargé d'en coordonner l'activité. Il modérait les cultes, exhortait les fidèles et se portait garant du bon fonctionnement de La Cité de Sion. En contrepartie de ce dévouement, le prophète Bong le formait, logeait certains de ses proches « serviteurs », et fit à tous la promesse qu'il les rémunérerait pour leurs services dès que les revenus générés par son activité le

5. J'ai moi-même été placé en marge de l'organigramme de *La Cité de Sion* en vertu d'un « appel » supposé pour l'image qui, comme tous les appels, a été « confirmé » par certains leaders que j'ai filmés. Cette reconnaissance à laquelle la plupart des fidèles se rendent éligibles a fortement contribué à faciliter mon insertion et à justifier ma présence sur ce terrain. L'assemblée est en effet un espace d'adhésion, pas d'observation, et ces paroles dites de connaissances (« Dieu me dit que tu vas faire de grandes choses dans l'audiovisuel ») ont complètement débloqué ma relation au terrain en dépit du fait que je ne sois pas converti.

lui permettraient. George Simmel fait remarquer « qu'un groupe, à partir d'une certaine dimension, doit élaborer, pour se maintenir et se développer, des règles, des formes et des organes dont il n'a pas besoin auparavant » (1999 : 81). C'est précisément ce que montre l'observation de La Cité de Sion. En dépit de l'hyperlibéralisme de l'activité pentecôtiste, il semble en effet y avoir un seuil de coopération – un niveau d'institutionnalisation – en deçà duquel une assemblée ne peut se survivre très longtemps à elle-même. Que l'on pense par exemple aux cérémonies pour comprendre à quel point la connivence d'un noyau dur d'individus est indispensable, non seulement à son bon déroulement, mais aussi et surtout à la prestation scénique du leader. « C'est vrai », « Prêche papa », « Alléluia » : autant de formules lapidaires que les proches collaborateurs du prophète, assis au milieu des fidèles, lancent pour ponctuer sa prédication, l'encourager et emporter l'assemblée dans un mouvement d'adhésion exaltée au message. En contre point, Simmel ajoute cependant une remarque qui doit attirer notre attention : « des cercles restreints présentent des qualités et des actions réciproques qu'ils perdent inéluctablement dès que le nombre de leurs membres s'étend » (*idem.*). La cohésion d'une assemblée comme La Cité de Sion repose en effet sur un principe d'interconnaissance, un tissu dense de relations, une communauté de destins, un entre-soi qui tolère mal l'anonymat et pourrait même être menacé par une croissance importante de ses effectifs. Aussi, il paraît significatif qu'à contre-courant des *Mega Churches*, quelques-unes des assemblées qui, en France, ont été confrontées à ce phénomène ont préféré se subdiviser en plusieurs cellules, plutôt que de voir leurs rangs grossir indéfiniment au sein d'une seule et même assemblée. Telle est l'option retenue par exemple par Les Semeurs du Christ. L'apôtre et prophète Shora Kuetu, son fondateur, a ventilé son millier de fidèles sur quelques assemblées disséminées en banlieue parisienne plutôt que de les réunir chaque dimanche en un même lieu. Ses assemblées locales sont dirigées aujourd'hui par de jeunes leaders qu'il a lui-même formés – ce qui corrobore, au passage, l'idée selon laquelle la formation des leaders est la matrice structurelle du développement des assemblées.

Cette stratégie d'implantation, privilégiant la multiplication des lieux de culte à leur concentration, peut être liée à un contexte français défavorable. Elle les rend en effet plus discrètes et donc moins vulnérables. Ainsi, le conflit qui opposa entre 2002 et 2004⁶ la commune de Draveil aux Semeurs du Christ ne paralysa pas l'activité de Shora Kuetu, puisque les fidèles de Draveil finirent par être

6. Ce conflit tenait au fait que Shora Kuetu recevait plusieurs centaines de fidèles dans des locaux à usage artisanal et industriel, sans avoir au préalable sollicité l'autorisation de recevoir du public exigée par l'article L. 111-8-4 du code de la construction et de l'habitation. En conséquence, la commune de Draveil ordonna, par arrêté, la fermeture de ces locaux. S'en suivirent plusieurs procès à l'issue desquels cet arrêté fut entériné, et les Semeurs du Christ condamnés à verser 1 500 € à la commune de Draveil. Ce conflit accrut le sentiment de persécution de Shora Kuetu, la commune de Draveil s'étant rendue coupable à ses yeux de mauvaise foi et de multiples intimidations. Il en appela à une manifestation, le 1^{er} juin 2002, devant l'Élysée.

redéployés sur d'autres assemblées implantées à Massy, Évry ou ailleurs. Mais elle permet surtout de préserver l'intensité du lien et l'emprise sur les fidèles, tout en cédant au véritable élixir du pentecôtisme : la croissance numérique des effectifs.

L'évangélisation

« Une église non missionnaire est un église démissionnaire ». Cette célèbre formule de Douglas Scott (1900-1967), fer de lance du pentecôtisme en France, résume assez bien le credo pentecôtiste. La Cité de Sion, comme toutes les Églises du même type, a été fondée sur une illusion libérale – la croissance perpétuelle – en vertu de laquelle une *start-up* évangélique pouvait devenir en quelques années seulement une véritable multinationale. Pendant ses quatre années d'activité, l'objectif de La Cité de Sion a donc été d'accroître ses effectifs, sa visibilité, autrement dit de « prospérer ». La « théologie de la prospérité », phénomène bien connu des observateurs du pentecôtisme (Corten, Mary, 2000) fut, avec l'obéissance, le point cardinal des messages prêchés à La Cité de Sion. Elle consiste à établir un lien direct entre les signes d'élections et les bienfaits de ce monde. Mais elle mit en retour une véritable pression sur le prophète Bong. Car s'il était le ministre « inspiré » qu'il prétendait être, il devait faire la « preuve » (Dozon, 1995) des charismes sur lesquels reposait sa légitimité en attirant toujours plus de fidèles. Sa « vision » n'était-elle pas d'évangéliser la France, donc de convertir massivement ? Si d'un point de vue symbolique la conversion d'un individu pouvait faire la « preuve » du charisme du prophète Bong, elle était aussi, plus prosaïquement, la seule richesse qu'il pouvait créer.

Même faibles, les besoins matériels de La Cité de Sion étaient en effet loin d'être négligeables. Il en coûtait par exemple chaque dimanche cent vingt euros pour organiser le culte dans la salle de séminaire d'un hôtel de Nanterre, quatre cent cinquante pour un week-end de prédication, sans parler des émoluments du prophète, de ses déplacements ou encore de son hébergement. Aussi, son activité nécessitait-elle la coopération non plus sociale d'un noyau dur d'individus, mais économique de l'ensemble de ses fidèles – les revenus de La Cité de Sion étant exclusivement générés par la dîme, les dons et les offrandes. C'est donc pour des raisons symboliques aussi bien qu'économiques que le prophète Bong espérait, comme tous les leaders, voir grossir les rangs de ses fidèles. À cet effet, il organisait deux fois par an un « week-end de croisade », à l'occasion duquel il mettait systématiquement en scène les « ramifications transnationales » de son réseau. Il espérait ainsi attirer de nouveaux fidèles en faisant venir l'un de ses « pères » ou « frères spirituels » qui, de Londres à Kinshasa, de Bruxelles à Washington, de Libreville à Montréal, ne manquerait pas de lui retourner l'invitation. Ces week-end attiraient en général deux à trois fois plus de monde qu'un dimanche ordinaire. En février 2004, Placide fut désigné coordinateur de

l'un d'eux. Cette responsabilité était pour lui un véritable examen de passage, la dernière marche avant, peut-être, d'être consacré dans son ministère. Il devait tout préparer et garantir le bon déroulement du week-end. Le prophète Bong avait décidé au préalable que le Bishop Prince Hampel, l'un de ses « pères spirituels », en serait le principal orateur. Placide fut donc envoyé à Londres pour négocier directement avec lui les termes de sa venue en France.

D'origine ghanéenne, le Bishop Prince Hampel, la cinquantaine, était installé dans la capitale britannique depuis près de trente ans. Il organisait précisément ces jours-là son propre « week-end de croisade ». Le docteur Thomas Michael, un Texan, était l'invité d'honneur du Bishop. Véritable « pop star » (cheveux décolorés, fond de teint, lentilles de contact bleues), il était accompagné d'un assistant et d'un ingénieur du son professionnel, chargé de sonoriser la salle. Après avoir été introduit par le Bishop Prince Hampel, le docteur Thomas Michael se lança dans une série de chansons de sa propre composition, distribua gracieusement des CD et des livres pour amadouer les fidèles, et clôtura son prêche, comme il est d'usage, par un appel à de généreuses offrandes. Au grand étonnement de Placide, il précisa que celles-ci devaient contribuer à ce que son staff et lui accompagnent le Bishop en France. Placide, qui avait convenu d'un entretien le lendemain avec le Bishop Prince Hampel, était mal à l'aise car il n'avait jamais été question que le docteur Thomas Michael vienne à Paris. Le Bishop ne comprenait pas ce qui y faisait obstacle, mais il tenait prioritairement à négocier sa rémunération, insistant lourdement pour être logé au Sheraton. Placide, stupéfait, confronté pour la première fois à cet univers anglo-saxon décomplexé, parlant ouvertement de « business », finit par avouer que La Cité de Sion n'avait tout simplement pas les moyens financiers de faire venir le docteur Thomas Michael. Il ajouta même qu'il lui paraissait souhaitable que Bishop loge au Campanile plutôt qu'au Sheraton. Ces aveux eurent pour conséquence de déclencher l'hilarité de son interlocuteur, qui se lança alors dans une petite leçon d'économie. Selon une rhétorique bien connue, Bishop Prince Hampel lui expliqua qu'il « faut donner pour recevoir ». Autrement dit, La Cité de Sion devait investir si elle voulait « prospérer ». Lui-même, Bishop, avait avancé douze mille euros dans l'organisation de ce week-end – ce que visiblement il ne regrettait pas ! Surpris par l'importance que prenaient ces tractations financières, Placide fit ainsi son apprentissage de l'organisation matérielle d'un « week-end de croisade » : aucun orateur ne se déplace sans être payé ni défrayé, et le financement d'une telle manifestation doit en conséquence être amorti par un afflux massif de fidèles susceptibles de faire de généreuses offrandes.

De retour à Paris, Placide devait trouver une salle pouvant accueillir un peu plus de deux cents fidèles, établir le budget prévisionnel, le soumettre au prophète Bong, s'assurer des conditions de logement du Bishop et lancer la campagne d'affichage. Cinq mille tracts et affiches devaient être imprimés et placardés dans tout Paris pour attirer le plus de monde possible. L'investissement avoisinait les

trois mille euros. Le thème retenu était « explosion de puissance », et le « week-end de croisade » se déroula en trois temps.

Le vendredi soir, le prophète Bong introduisit son « père spirituel », le Bishop Prince Hampel, aux fidèles de La Cité de Sion qu'il avait réunis à l'endroit habituel, dans la salle de séminaire d'un hôtel de Nanterre. Après un prêche succinct, le Bishop Prince Hampel les avait exhortés à conjuguer leurs efforts pour attirer le plus de monde possible, le lendemain, à une « nuit de révélations et de miracles » susceptible, martelait-il, de « transformer leurs vies ». Dans l'après-midi du samedi, tous étaient de nouveau réunis à Nanterre pour prier et assister à la bénédiction du prophète. Le Bishop Prince Hampel avait, prétendait-il, une « onction » particulière pour la prospérité. Il voulait la transmettre au prophète Bong, par imposition des mains, avant d'en faire profiter le soir même l'ensemble des personnes présentes. Cette mise en scène était un avant-goût de la « soirée de miracles » à laquelle La Cité de Sion se préparait ; elle impressionna fortement ceux qui y assistèrent. La nuit tombée, tous s'étaient donc retrouvés dans une salle de la Plaine Saint-Denis. Mais la salle, qui pouvait contenir plus de deux cents personnes, était presque vide. Il n'y eut guère plus de monde qu'à un culte ordinaire. Ce fut un véritable échec. Le mauvais emplacement de la salle fut mis en cause pour expliquer cette déconvenue⁷. Mais il en ressortit surtout aux yeux de tous que le Bishop Prince Hampel, qui percevait un pourcentage sur les « recettes » de la soirée, avait redoublé d'autoritarisme pour compenser le manque à gagner induit par la faible fréquentation. Sa prédication exaltée – « le Saint Esprit est parmi nous ce soir », « Saisis ton miracle », « Tu dois donner si tu veux recevoir » – avait en effet été principalement orientée vers la quête de généreuses offrandes : « le thème incontournable de toute prédication, celui auquel aboutit toute séance quelle qu'elle soit, celui qui surdétermine ou finalise tous les autres, c'est celui du sacrifice, en l'occurrence des offrandes, et de la fameuse équation : il faut accepter de donner pour recevoir » (Mary, 2002 : 473). Jamais pourtant une prédication n'avait été instrumentalisée à ce point, et de nombreux fidèles s'indignèrent que Bishop leur ait ainsi forcé la main – « Si tu ne veux pas donner ton offrande, c'est que tu écoutes le diable ! », « Dieu dit : donner et il vous sera rendu au centuple ». Les généreux donateurs avaient été sommés de se présenter devant lui selon le montant de leurs offrandes et Bishop fixait lui-même les enchères (300 €, 250, 200, puis 150, 100, 50, 20, 10 €) de sorte qu'après trois quarts d'heures d'injonction, toute la salle ou presque se tenait devant lui. Les yeux fermés, les fidèles portaient haut leurs offrandes comme pour les montrer à Dieu. Ils étaient prêts à recevoir la bénédiction du Bishop. Par une forte prière, Bishop « intercèda » en leur faveur afin que Dieu

7. La salle que Placide avait retenue était située en plein cœur de La Plaine Saint-Denis, entre la porte d'Aubervilliers et la porte de La Chapelle, à vingt minutes environ du métro le plus proche. Difficile dans ces conditions de s'y rendre en transport public et surtout, d'en repartir aux alentours de trois heures du matin, lorsque la cérémonie est terminée.

« transforme leurs vies » et les fasse « prospérer ». Il va sans dire que le budget fut largement bouclé. Mais ce « week-end de croisade » produisit l'effet inverse de celui qui était recherché. Au lieu d'être renforcée, la légitimité du prophète Bong fut entamée par le comportement du Bishop Prince Hampel, et ce « week-end de croisade » fut le dernier organisé par La Cité de Sion. Dans les rangs des fidèles, la rumeur s'insinuait : Bong était-il devenu lui aussi l'un de ces « faux » prophètes qui instrumentalisent le « Parole de Dieu » dans leur propre intérêt ?

Le dévoilement du (faux) prophète

Comme il en avait pris l'habitude après ce genre de manifestation, le prophète Bong consacra quelques jours à une « retraite spirituelle » (j'appris plus tard qu'il était à l'hôtel Hilton de Neuilly). Puis il s'envola pour quelques mois de mission à l'étranger. Il était ainsi amené, au titre de son ministère, à être mobile et à agir comme prestataire auprès d'assemblées qui organisaient leurs propres « week-end de croisade », en Belgique, au Congo RDC ou encore au Canada. Placide, en son absence, avait été chargé de la bonne marche de La Cité de Sion. Et pour la première fois, le prophète Bong ne jugea pas opportun de faire appel à un pasteur suppléant : Placide devait lui-même assurer la prédication dominicale.

Ces périodes ont toujours été, je l'ai dit, des moments difficiles pendant lesquels La Cité de Sion se fragilisait – les effectifs diminuaient, la dîme était prélevée plus difficilement et les offrandes se faisaient moins généreuses. Mais cette fois-ci, les revenus de l'assemblée étaient devenus si faibles que Placide fut très vite dans l'impossibilité de payer le loyer de Goussainville, véritable quartier général de La Cité de Sion. Les factures s'accumulèrent jusqu'à ce que l'eau et l'électricité soient coupées. Les réunions de prières qui s'y tenaient les jeudis et vendredis furent suspendues. L'agenda culturel se délita. Même les plus proches fidèles du prophète Bong commençaient à se plaindre. Placide semblait démuné. Son leadership n'était pas directement mis en cause, mais il ne parvenait pas à endiguer cette spirale négative. La polémique enflait : comment se pouvait-il que La Cité de Sion soit ruinée alors que le Bishop Prince Hampel avait recueilli peu de temps auparavant de si généreuses offrandes ? De nombreux fidèles, agacés, accusèrent le prophète Bong d'être « parti avec la caisse » et ils claquèrent la porte de l'assemblée. Alerté par Placide sur ces sérieuses difficultés, le prophète Bong lui expliqua, par téléphone, que la dîme et l'offrande devaient en théorie subvenir aux besoins de l'assemblée et qu'il lui fallait donc insister pour les percevoir. Quant aux revenus générés par le « week-end de croisade », il en était le seul dépositaire car c'était lui, au titre de son ministère, qui avait avancé les fonds. Après cette implacable mise au point, Placide et La Cité de Sion restèrent pendant plusieurs mois livrés à eux-mêmes.

À son retour, le prophète Bong retrouva à Paris une assemblée exsangue, minée par les querelles qui avaient opposé ses détracteurs à son « équipe dirigeante », fidèle parmi les fidèles. La Cité de Sion ne rassemblait guère plus qu'une

poignée de personnes lorsqu'un scandale éclata. Le prophète venait en effet d'épouser une femme qu'il avait rencontrée lors de son déplacement au Congo RDC. Parfaite, c'est le surnom qu'il lui avait donné, emménagea avec lui à Goussainville. Suite à cette installation, Esther ne put se contenir plus longtemps. Ses révélations allaient précipiter l'implosion de La Cité de Sion.

D'origine gabonaise, Esther vivait à Libreville, mariée, sans enfant. En 2002, à la suite de difficultés financières, son mari décida de l'envoyer à Paris pour qu'elle subvienne à leurs besoins. Il venait d'en informer le prophète Bong, auprès duquel il avait été introduit par son pasteur. L'idée fit son chemin, et quelques mois plus tard, Esther s'installa à Goussainville – le prophète Bong fit ainsi venir plusieurs fidèles d'Afrique en France en contrepartie d'une implication dans son assemblée. Esther vivait donc dans le pavillon du prophète, en compagnie d'autres fidèles, faisait des ménages ici et là. Elle devint l'une des chantres de La Cité de Sion. Et très vite, elle entretint avec le prophète Bong une relation adultère – le prophète Bong était à l'époque en instance de divorce d'une femme avec laquelle il avait eu plusieurs enfants au Canada. Il lui avait, disait-elle, promis de l'épouser. Aussi, lorsqu'elle apprit qu'il s'était marié avec une autre femme, Esther, trahie, révéla le secret de leur relation. Cette nouvelle fit l'effet d'une véritable bombe et finit par saper ce qu'il restait de la légitimité, déjà bien entamée, du prophète Bong. Même ses plus proches fidèles se désolidarisèrent. Bong se retrouva bientôt seul. Déformées et amplifiées par de nombreux leaders, ses aventures finirent par faire de lui l'un de ces « faux prophètes » que tous les leaders dénoncent pour légitimer les vertus de leur propre charisme. À Paris, les choses se sont sues si vite qu'il lui sera désormais difficile d'y retravailler⁸.

Ces « affaires de mœurs », florilège de relations amoureuses et d'argent, n'expliquent pourtant pas à elles seules les difficultés rencontrées par La Cité de Sion. Si elles sanctionnent « l'immoralité » du comportement du prophète Bong, elles n'ont sans doute été que le détonateur d'une incapacité plus profonde du prophète à structurer son assemblée et à concilier la stabilité que requiert l'administration d'une assemblée et la mobilité qu'exige l'exercice de son ministère. Le prophète Bong échoua là où d'autres, sur la même période, sont parvenus à doter leurs assemblées, à travers la formation des leaders, d'un niveau d'institutionnalisation suffisant pour pérenniser leur activité – Les Semeurs du Christ, dont j'ai déjà parlé, en sont un assez bon exemple. Mais Placide était trop seul, et sans doute aussi trop tendre, pour faire face aux difficultés que La Cité de Sion rencontrait. Le prophète Bong commit l'erreur de le propulser à la tête de l'assemblée au moment même où sa légitimité venait d'être entachée par une situation matrimoniale délicate (le divorce est en effet très mal perçu), et surtout, par ce

8. Selon mes informations, le prophète Bong a tenté de rebondir dans les pays scandinaves. Il y est d'ailleurs devenu apôtre, ce ministère prédisposant, selon une répartition « horizontale » des tâches entre les cinq ministères, à l'implantation d'assemblées.

« week-end de croisade » dont le Bishop Prince Hampel avait été le principal orateur.

L'implosion de La Cité de Sion fut vécue par Placide comme un véritable drame, sa période de formation n'ayant pas abouti, comme il l'espérait, à son ordination. Il devait donc prendre de nouveau son mal en patience et attendre de se signaler auprès d'un autre leader. Il erra ainsi de longs mois, d'une assemblée à l'autre, d'une veillée de prière à l'autre, d'un prophète à un autre, « s'accrochant à Dieu » comme il le disait, avant de se rapprocher des Semeurs du Christ (il n'y restera que peu de temps). Le positionnement de Shora Kuetu, apôtre et prophète fondateur de cette assemblée créée en 1999 (soit à peu près la même période que La Cité de Sion), est intéressant. Fort du niveau d'institutionnalisation qu'il a atteint par la formation des leaders, il dénonce aujourd'hui sans détours les comportements suspects de présumés faux prophètes. Dans un de ces récents prêches, il déclarait :

« un père ne peut pas coucher avec ses filles, ni voler ses enfants, les dépouiller. Mais qu'est-ce qu'il se passe dans les églises ? Nous fonctionnons avec un homme de Dieu qui est tellement au Ciel, que les autres sont en bas. Ils couchent avec les filles, ils volent ses fidèles et personne n'ose rien lui dire. C'est fini, Dieu casse tout ça. Dis à ton voisin c'est Babylone ! ».

Plus généralement, il entend « réformer » l'Église et se permet donc, en signe de transparence, de renoncer à la dîme qu'il imposait, jusqu'alors, à ses fidèles – ce qui ne veut évidemment pas dire qu'il ne la perçoit plus, mais qu'elle est devenue « volontaire ». Cette prise de position originale sur le marché de la foi pentecôtiste séduit de nombreux fidèles qui, comme ceux de La Cité de Sion, ont été confrontés à un certain nombre de dérives.

Le rebondissement de l'espérance

Que reste-t-il de La Cité de Sion quelques années plus tard ? Rien, serait-on tenté de dire en première analyse. Pourtant, il est assez remarquable qu'à l'image de Placide, tous les fidèles, loin d'être découragés, ont rallié dans les mois qui ont suivi une assemblée du même type, parfois mieux structurée, parfois moins. Aussi, quelles que soient les circonstances qui ont précipité l'implosion de La Cité de Sion, elles ne semblent pas avoir affecté leur « besoin de croire ». Quelle efficacité les fidèles de La Cité de Sion peuvent-ils bien reconnaître à cette expression pentecôtiste ? À quoi ce rebondissement de l'espérance peut-il être attribué ? Sans doute est-il lié au prophétisme ambiant dans lequel les fidèles de La Cité de Sion ont baigné pendant près de quatre années. Le prophète Bong n'en est pas l'instigateur, mais il en fut, en vertu des charismes qui lui ont été reconnus par ses fidèles, l'un de ses représentants. Aussi, serais-je tenté de dire de ce « faux » prophète, comme Bastide au sujet des prophétismes ratés : qu'il n'en reste pas moins, en dépit de « l'immoralité » de son comportement, le détenteur d'une

parole « prophétique » qui, comme un vent dominant, oriente l'activité de la plupart des assemblées pentecôtistes « africaines » de la banlieue parisienne. Les fidèles de La Cité de Sion ont donc retrouvé ailleurs, sans grande difficulté, cette humeur qui contribue largement à retraduire leur situation migratoire. Si Bong est un faux prophète, c'est sans doute, pensent-ils, qu'il y en a des vrais pour guider le « peuple de Dieu » sur le chemin de l'espérance. Bastide dit du messianisme qu'il est « moins un mouvement de fuite et d'évasion dans l'imaginaire qu'une réponse raisonnée (même si apparemment elle nous paraît loin de notre raison) à un trouble d'ordre sociologique, et comme un ajustement à une situation de changement ». Il ajoute qu'il « ne peut être étudié et jugé *sub specie aeternitatis*, mais en fonction des conjectures historiques » et qu'il importe donc « d'établir des corrélations entre les faits de développement et ceux de messianisme », tout en tenant compte de « l'originalité de chaque mouvement, du moment et de la situation dans laquelle il opère » (1970 : 282).

La référence généralisée du pentecôtisme à l'église primitive, entendue comme âge d'or supposé d'une relation authentique à Dieu où les signes de prodiges et les miracles abondaient, semble être l'un des éléments explicatifs majeurs de cet élan de conversion. La mouvance observée préconise en effet de restaurer les cinq ministères de cette période – apôtre, prophète, évangéliste, pasteur et docteur –, et ce faisant, remet très clairement en cause l'héritage institutionnel de la Réforme protestante au prétexte qu'elle perpétuerait les travers du catholicisme en confisquant les élans de la foi et en étouffant les charismes. Dans la plus pure tradition de la protestation contre l'institution, dont elle est peut-être une forme d'exutoire – Sébastien Fath parle même de sortie du protestantisme (2005) –, cette mouvance se présente comme un geste d'épure qui expurge le christianisme de son histoire institutionnelle. Le catholicisme, en particulier, n'aurait été qu'une altération de La Vérité. Reconsidéré à ses origines – l'Église primitive, là où tout a commencé – le christianisme n'est plus tout à fait cette religion catholique ou protestante que les populations immigrées ont vécue pendant plusieurs siècles comme une imposition de sens. Elle n'est plus la religion du colon, du Blanc, et n'est entachée d'aucune des souillures de l'histoire coloniale. Cette rupture symbolique est décisive. Car non seulement elle « réenchante » la relation à Dieu et permet aux traits caractéristiques de la religiosité africaine (transe, vision, guérison, lutte contre les démons) de s'exprimer, mais surtout elle offre aux populations immigrées l'opportunité d'inverser symboliquement les schémas de domination hérités de la situation coloniale et de prendre ainsi, une revanche spirituelle sur l'histoire matérielle qui les lie à leur société d'accueil. Cette expression pentecôtiste contribuerait-elle à une forme de décolonisation spirituelle ? Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, l'inversion symbolique des schémas de domination qu'exprime le prophétisme observé explique sans doute la facilité avec laquelle les populations issues de la migration se projettent dans cette expression religieuse. Nous – Européens, catholiques, protestants, colons, Blancs –

avons été dans l'erreur. Eux – Africains, esclaves, immigrés, dominés, mal logés, sans-papier – tentent dorénavant de rétablir « l'essence » du christianisme, la « vérité vraie », selon un « Plan » que Dieu leur aurait révélé.

La guerre spirituelle

Après des siècles au cours desquels le souci d'évangélisation des missions catholiques ou protestantes s'est confondu sur le continent africain avec la mission civilisatrice des colons, les migrants africains convertis au pentecôtisme pensent être devenus les dépositaires de l'avenir d'une France « mal croyante ». Georges Balandier a montré dans ses travaux combien le messianisme avait été une forme de protestation anticolonialiste. Et tout laisse à penser que le prophétisme dans lequel baignent ces assemblées est, lui aussi, l'expression d'un ressentiment généralisé à l'encontre d'une situation migratoire qui, sous bien des aspects, perpétue des formes de domination héritées de la colonisation.

Aussi, les fidèles de La Cité de Sion ont vécu dans un état quasi permanent de « guerre spirituelle ». L'imaginaire pentecôtisme se nourrit en effet d'un ennemi, Satan, sur lequel il faut gagner du terrain par l'évangélisation, la conversion, l'action sociale, l'humanitaire, les médias... Et la « guerre spirituelle » exprime, de ce point de vue, le rapport de force que tous les fidèles se doivent d'entretenir intimement avec le « monde », non seulement pour résister à ses tentations, mais peut-être plus encore pour le conquérir et s'imposer à lui. Cette « guerre spirituelle » s'inscrit dans une guerre de conquête globale, celle d'un évangélisme mondialisé. Mais surtout, elle tire sa puissance expressive des contextes dans lesquels elle s'enracine – le syndrome du 11 septembre et le terrorisme islamiste aux États-Unis par exemple. Surdéterminée par une communauté de destins, elle semble avoir trouvé, en France, à s'exprimer avec une efficacité redoutable dans le creuset de l'immigration.

Les fidèles de La Cité de Sion ont donc combattu jour et nuit par de fortes prières celui qui, faisant obstacle à leur intégration – Satan, responsable à leurs yeux de tous les maux qui les accablent – faisait obstacle au « Plan » que Dieu avait pour la France. Dans leur « cosmologie », tout se tenait assez bien : leur accomplissement personnel, empêché par l'injustice qui leur était faite depuis des siècles, était libéré « magiquement » par leur conversion au pentecôtisme, et il en allait dorénavant de l'évangélisation de la France comme de leur propre destinée. Leur sort en France dépendait de l'issue de ce combat que Dieu voulait leur voir mener contre ce « monde » qui les excluait.

Fréquemment ritualisée par des journées de prières organisées dans des lieux choisis pour leur teneur symbolique (métro, gare, hôtel de ville, Tour Eiffel, Arc de Triomphe), cette « guerre spirituelle » opposait très clairement les populations

migrantes à leur société d'accueil. La « distance » sociale – raciale aussi, la « fracture coloniale » dirait Pascal Blanchard (2005) – qui les maintient à la marge se transformait alors en une véritable ligne de front spirituel. Sous certains aspects, cette « guerre spirituelle » peut d'ailleurs être considérée comme l'expression d'une profonde remise en cause institutionnelle de la société française. Que l'on pense par exemple aux procédures de régularisation pour comprendre à quel point les institutions françaises sont devenues, à leurs yeux, le symbole d'un pays qui les empêche plutôt qu'il ne les intègre. L'affinité est réelle entre la critique institutionnelle portée par l'expression pentecôtiste et les « obstacles » administratifs auxquels se heurtent, en France, les populations immigrées. Le désespoir social est, bien entendu, tapi derrière cet élan de conversion. Mais c'est surtout l'espérance de toute immigration – celle d'une vie nouvelle, « naître de nouveau » – qui semble prise en charge d'une manière tout à fait originale par un « essentialisme » pentecôtiste qui, « remettant tout à plat », valorise les potentialités des individus.

Conclusion

En dépit d'un repli communautaire de circonstance, cette « guerre spirituelle » témoigne d'une volonté paradoxale d'intégration qui prolonge l'humeur prophétique ambiante. L'expression pentecôtiste porte en effet l'espérance d'un monde qui ne connaîtrait d'autres frontières que celle qui sépare Dieu de Satan. Un monde où aucune barrière sociale, raciale, économique, culturelle, institutionnelle, traditionnelle, ne viendrait faire obstacle à l'accomplissement d'un individu. Un monde où Placide pourrait devenir un leader. Elle semble donc être une expression particulièrement adaptée aux populations en transit en ce qu'elle intègre, dans une dialectique des contraires, les réminiscences de pratiques culturelles traditionnelles (la transe, la vision, la guérison, la lutte contre les démons) tout en projetant les individus convertis vers les valeurs dominantes de ce monde (libéralisation des potentialités individuelles). Des pôles les plus dominés au pôle dominant, de l'individu au « global », l'expression pentecôtiste observée facilite une mobilité symbolique en phase avec les aspirations de populations immigrées qui éprouvent leur société d'accueil comme un empêchement à leur accomplissement personnel.

Damien MOTTIER
Université Paris X Nanterre
damienmottier@yahoo.fr

Bibliographie

- BASTIDE Roger, 1970, *Le prochain et le lointain*, Paris, Éditions Cujas.
- BLANCHARD Pascal, BANCEL Nicolas, LEMAIRE Sandrine, (dirs.), 2005, *La fracture sociale*, Paris, Éditions La Découverte.
- BOURDIEU Pierre, 1979, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Éditions de Minuit.
- CORTEN André, MARY André, 2000, *Imaginaires politiques et pentecôtismes*, Paris, Karthala.
- DE FRANCE Claudine, 1982, *Cinéma et anthropologie*, Paris, Éditions de la MSH.
- DOZON Jean-Pierre, 1995, *La cause des prophètes : politique et religion en Afrique contemporaine*, Paris, Seuil.
- FATH Sébastien, 2004, *Du ghetto au réseau : le protestantisme évangélique français*, Genève, Labor et Fides.
- MARY André, 1998, « Le voir pour le croire : expériences visionnaires et récits de conversion », *Journal des africanistes*, 68-1/2, pp. 173-198.
- , 1999, « Culture pentecôtiste et charisme visionnaire au sein d'une église indépendante africaine », *Archives des Sciences Sociales des Religions*, 105, pp. 29-50.
- , 2002, « Le pentecôtisme brésilien en Terre africaine. L'universel abstrait du Royaume de Dieu », *Cahiers d'études africaines*, 167, pp. 463-478.
- SIMMEL George, 1999 [1908], *Sociologie : études sur les formes de socialisation*, Paris, Presses Universitaires de France.
- , 1998, [1906], *La religion*, Paris, Circé.
- WEBER Max, 1971 [1922], *Économie et société*, Paris, Plon.
- , 1996, [1910-1920] *Sociologie des religions*, édition et traduction de Jean-Pierre Grossein, Paris, Gallimard.

Résumé

La Cité de Sion fait partie des nombreuses Églises pentecôtistes émergeant en France sur le terreau de l'immigration. Fondée en décembre 2000 à l'initiative d'un prophète congolais, ses effectifs se sont stabilisés autour d'une soixantaine de fidèles issus principalement des Antilles et de l'Afrique francophone. Des balbutiements de l'activité du prophète à la crise de légitimité qui finit par le disqualifier, mon attention s'est portée tout particulièrement sur la formation des jeunes leaders auxquels il devait à terme confier l'administration routinière de son assemblée. Ce suivi longitudinal renseigne sur les modalités d'implantation d'un pentecôtisme mondialisé qui, dans son expression africaine, contribue largement, à travers un prophétisme ambiant, à la retraduction du trajet migratoire.

Mots-clés : Pentecôtisme, migration, prophétisme, guerre spirituelle.

Abstract

The City of Zion is one of the numerous pentecostal churches blossoming in France in the immigration fields. Initiated in December 2000 by a Congolese prophet, its members are now about sixty coming from West Indies and French-speaking African countries. From the first of the prophet activities to the crisis that put an end to his legitimacy, this study has been focused on the formation of the young leaders to whom he has left the administration of the assembly. This gives us indications on the establishment modes of a world pentecotism that influences greatly, by its African expression, the new lecture of the migration path.

Key words: Pentecotism, migration, prophetism, spiritual war.

Resumen

La Ciudad de Sion forma parte de las numerosas iglesias pentecostales que emergen en Francia en el ambiente de la inmigración. Fundada en diciembre de 2000 por iniciativa de un profeta congoleño, sus miembros se estabilizaron alrededor de una centena de fieles de las Antillas y de África francófona. Desde los balbuceos de la actividad del profeta a la crisis de legitimidad que termina por descalificarla, mi atención se centró particularmente en la formación de los jóvenes líderes a los cuales él debía confiar finalmente la administración rutinaria de su asamblea. Este recorrido longitudinal da cuenta de las modalidades de implantación de un pentecostalismo mundializado que, en su expresión africana, contribuye ampliamente, a través del profetismo, a la retraducción de la trayectoria migratoria.

Palabras clave: Pentecostalismo, migración, profetismo, guerra espiritual.